

Date : 27/08/11

Jane Evelyn Atwood, photographe au plus près des marges

« Jane, elle ne peut pas être en surface. Elle s'intéresse aux gens, a des liens aux choses, et prend le temps d'en parler. C'est comme cela que ses photos tiennent le coup. »

Le temps, voilà bien la particularité, peut-être même la plus grande qualité du travail de Jane Evelyn Atwood. Née à New York en 1947, la photographe américaine « ne peut pas, ne veut pas aller à chaud sur les choses », raconte l'éditeur de son livre « Rue des Lombards », **Xavier Barral**. Aujourd'hui, une première rétrospective lui est consacrée à la Maison européenne de la photographie à Paris, ville où elle habite depuis 1971.

Lorsque j'ai rencontré Jane Atwood mardi, elle m'a demandé si j'avais vu toutes les photos de son exposition. Je n'en avais vu qu'une minorité, faute de temps, je lui ai dit en m'excusant. Elle a refusé de poursuivre l'entretien. Je lui ai dit que j'avais travaillé sur son œuvre, que je souhaitais l'interroger sur six photos précises, en vain.

Je comprends sa réaction, ne peux pas lui en vouloir. J'aurais dû me souvenir de l'importance qu'elle accorde, dans son travail, au temps.

Un regard proche, empathique, toujours profond

L'exposition retrace, en 200 photos, trente-cinq années de carrière. Elle démarre en 1975 – année où Jane Atwood a acquis son premier appareil photo – pour s'achever en 2010, avec une série de la photographe sur le Haïti de l'après-séisme.

1975-2010. Des prostituées parisiennes de la rue des Lombards aux prisonnières en Alaska, des aveugles de Saint-Mandé aux victimes des mines antipersonnelles en Angola, Jane Evelyn Atwood porte un regard proche, empathique et toujours profond sur les exclus de la société.

En 1998, dans « Extérieur Nuit », Eduardo Manet écrivait à ce propos :

Évaluation du site

Ce site est un webzine d'information constitué principalement de journalistes du quotidien Libération. Il diffuse à ce titre de nombreux articles concernant l'actualité générale française et internationale.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 7

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

« Toujours une histoire d'enfermement et de frontière, de gens à part et, à chaque fois, la photographe s'immerge dans son sujet, s'y engage corps et âme, à ses risques et périls avec un désir de témoigner ou de changer certaines idées reçues sur ces mondes clos et les drames qu'elle rencontre en révélant à la fois la beauté et la cruauté, la mélancolie et l'ambiguïté. »

J'ai donc demandé à **Xavier Barral**, son **éditeur**, de commenter six des photos de cette artiste à la méthode « obsessionnelle » : ne jamais lâcher un sujet sans l'avoir entièrement compris.



La Rue des Lombards (Paris, 1976-1977). Premier reportage photo pour la jeune Jane Atwood. Elle a 29 ans.

« Nous sommes dans le quartier des Halles, Beaubourg est entrain de se construire. La prostitution, tous ces commerces du corps sont amenés à disparaître. Jane y a passé un an. Elle était très jeune, c'est son premier reportage photo.

Toutes les nuits, elle se rend là-bas, après son travail à La Poste. Elle se fait accepter petit à petit, gagne la confiance des prostituées. La femme au fond de la photo, c'est Blondine. Elle va devenir l'amie de Jane, elles se voient toujours d'ailleurs.

Ce travail a été pour elle profondément formateur. Elle a pris un sujet difficile, dans des conditions des plus difficiles pour travailler la lumière. Ces photos sont intimes, et en même temps montrent une joie de vivre. Elle est allée près, au cœur de ces femmes qui sont très attachantes.

Et puis il y a ces hommes, on sent leur désir. Mais comme on le voit sur cette photo, ils passent, ne restent pas. Ils ne s'attachent pas ».



James Baldwin et son frère David (Saint-Germain-des-Près, Paris, 1981). Jane Atwood est désormais à Paris depuis dix ans. Grand écrivain afro-américain, James Baldwin écrit sur la discrimination, parle de fraternité.

« Cette photo, je l'ai redécouverte lors de l'exposition. Elle est extra, elle me fait rire. J'y vois de la joie, de la rigolade, un fou rire incroyable. Et en même temps, l'image est très forte, très belle sur ce qu'elle suggère. Quand James prend David par la tête, on y voit toute l'intimité de la relation entre les deux frères ».



L'Institut départemental des aveugles (Saint-Mandé, 1980) ; La maison d'arrêt des femmes (Dijon, 1991). Ces deux images ont été prises en France à onze ans d'intervalles. Elles représentent deux séries majeures de l'oeuvre de Jane Atwood : les enfants aveugles, l'un de ses premiers travaux, et les femmes en prison, un travail de dix ans pour la photographe (1989-1999).

Ici, deux éléments frappent **Xavier Barral** : le mur, et les mains.

« Sur ces deux photos, il y a quelque chose qui unit, et quelque chose qui sépare les deux personnages. Jane Atwood a le don de faire des photos soit très sonores, soit très silencieuses. [...] »

Cette photo en prison (à droite), ce baiser à travers un mur, c'est à la fois terrible et étonnant. Regardez leurs mains, leur complexité. Regardez comme elles se tiennent, c'est presque un

tissage. Autour des mains liées, l'encadré et les formes sont simples. C'est cela qui frappe graphiquement.

Dans la première photo (à gauche), c'est un autre mur, invisible, qui les sépare. Et puis, il y a ces mains serrées. Comme si les réseaux mentaux, comme si l'esprit passait par elles ».



Jean-Louis (Paris, 1987). Il s'agit de la première victime du sida en France à accepter d'être photographié. Jane Atwood l'accompagne au quotidien pendant quatre mois, jusqu'à sa mort. Ces photos seront fortement médiatisées.

« Elle l'a accompagné jusqu'au bout, c'était la première fois qu'une telle chose était publiée. J'ai trouvé ce travail bouleversant. 1987, c'était le temps où on parlait beaucoup du sida, mais où on ne voyait personne. On ne voyait pas la souffrance quotidienne des malades.

Jean-Louis sait qu'il va partir, mais il reste très digne. Sur cette photo, il est résolu, fragile. Il s'est fait une idée de la mort. La porte symbolise le "passage".

Mais c'est un homme qui, jusqu'au bout, reste un homme. Elle a rendu compte de la souffrance de quelqu'un qui résiste, qui n'abandonne pas. C'est à partir de ce moment que l'on va commencer à montrer ».



Les Gonaïves (Haïti, 2005). « Jane est bien allée dix fois en Haïti. Les gens de là-bas, elle les aime, elle souhaite être proche d'eux », explique **Xavier Barral** :

« Dans cette série, son parti pris est surprenant. Elle va s'intéresser aux gens et à leur quotidien, refuse de s'arrêter à la misère dans ce capharnaüm incroyable. Ici, les couleurs ressortent, sont porteuses d'espoir et de force. Il y a beaucoup de dignité dans cette photo. »

Pour **Xavier Barral**, **Jane Evelyn Atwood** est toujours allée chercher « ce qu'elle ne connaissait pas », s'attachant toujours à « prendre le temps » :

« Quand je lui ai demandé, après le séisme en Haïti, si elle allait y retourner, elle m'a dit "surtout, pas tout de suite". Elle ne peut pas travailler à chaud. »

La photographe y est retournée quelques mois plus tard. Le temps de voir les choses. Ses derniers travaux restent un secret : elle n'en parlera que lorsqu'elle les jugera « complets ».

Photos : Jane Evelyn Atwood.